

Vers une **histoire** de la **critique** en littérature de jeunesse :

l'exemple du choix des livres dans les bibliothèques
pour enfants entre 1945 et 1975, une doctrine affirmée
pour une profession militante

par **Hélène Weis***

En rappelant l'engagement militant des « pionniers » de la critique de livres pour enfants, Hélène Weis montre comment les bibliothécaires se sont forgé une identité professionnelle par l'affirmation d'un discours critique et le développement de pratiques encore vivantes aujourd'hui.

Un ami éloigné du monde de la littérature de jeunesse me disait son étonnement devant la musique composée en 1940 par Poulenc sur l'*Histoire de Babar*, bien mince propos « pour gamins » à ses yeux de musicien peu nostalgique de l'enfance. Pourtant, c'est un truisme que de souligner combien l'intérêt pour la littérature de jeunesse prend ses racines largement en deçà des années 1970, période qui est souvent perçue comme celle d'un premier baptême littéraire d'un champ marqué, longtemps, d'illégitimité culturelle.

La question d'une critique littéraire spécifique à la littérature de jeunesse est tout entière inscrite dans ce premier paradoxe. Celle de la littérarité du livre pour enfants se pose régulièrement, accompagnée d'un discours critique qui se renouvelle et dénigre généralement le précédent.

*Hélène Weis est professeur à l'IUFM de Saint-Germain-en-Laye. Elle vient de soutenir une thèse sur l'histoire des bibliothèques pour la jeunesse.

Il est actuellement impossible de résumer cette histoire singulière : il s'agit là de recherches à construire, qui n'ont fait l'objet que d'explorations globales. Ainsi Isabelle Nières a-t-elle souligné les grands moments de l'édition jeunesse, scandée par la disparition de corpus entiers considérés comme d'« illisibles fadaïses » :

« Un premier moment se situerait entre 1880 et 1890 quand s'effacent des classiques de la seconde moitié du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle ; un second entre 1920 et 1930 où disparaissent une première vague d'écrivains de la seconde moitié du XIX^e siècle ainsi que plusieurs de ceux qui avaient résisté au premier effondrement ; un troisième enfin entre 1950 et 1960 où vient s'effondrer un second pan de la littérature du XIX^e siècle, bientôt rejoint par une large partie de la production romanesque de l'entre-deux guerres. »

Elle ajoute ensuite :

« Ce sont les prescripteurs qui témoignent le mieux de ce moment où les “ classiques ” basculent du côté des “ vieilleries ” »¹.

Sont ainsi liés intimement discours critique et histoire littéraire, dans une spécificité du domaine où l'affrontement porte essentiellement sur la question sensible de la « pédagogie ». Chaque période cherche à montrer que la précédente n'a pensé la littérature de jeunesse qu'en fonction de critères éducatifs désormais obsolètes. Il n'est pas certain que la dernière rupture, vécue à partir des années 1970-1980, ait réellement changé de sens en focalisant l'intérêt sur le caractère formel des œuvres.

On peut donner comme exemple de la position particulière de la critique et de la littérature de jeunesse, un texte de J.L. Vissière qui, en 1969, ironise déjà sur la multiplication des différentes approches critiques. Il utilise successivement l'histoire littéraire, la recherche des sources, l'ethnographie, le structuralisme, la critique thématique, la psychanalyse freudienne, la critique marxiste... pour l'analyse d'*Une poule sur un mur*.

On remarquera simplement que c'est la minceur de l'objet qui à cette époque offre le flan à l'ironie. Or la comptine nous semble aujourd'hui tout naturellement un objet légitimé. Le changement de regard modifie le statut même de la rengaine enfantine, mais ce n'est peut-être pas cet avènement qui nous intéresse le plus. De fait, si Poulenc s'intéresse à *Babar* ou si *Une poule sur un mur* est répétée plutôt qu'une autre chansonnette inventée pour l'occasion, c'est bien que ces objets sont culturellement signifiants.

Le temps est donc venu du recul historique en regard des discours accompagnant le livre pour enfants à chaque période. S'imposent dans ce domaine des études plus précises concernant les professions, les lieux, les motivations, les orientations politiques et idéologiques. De vastes chantiers s'ouvrent à l'investigation, comme les ont inaugurés Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, à propos de la lecture. Il est désormais nécessaire d'affiner les points de vue, sans se laisser piéger par des a priori qui mènent souvent à penser l'époque actuelle comme plus objective que les précédentes.

Nous donnerons ici un premier exemple tiré de nos recherches personnelles. Il portera sur un champ limité qui jouxte le

vaste domaine du discours critique portant sur le livre pour enfants. Il s'agit de l'étude des politiques d'acquisition dans les bibliothèques jeunesse entre 1945 et 1975, dans un contexte de fort militantisme concernant l'édition pour la jeunesse².

L'intérêt pour le livre de jeunesse s'intensifie après la Seconde Guerre mondiale et touche pour des raisons différentes le milieu éducatif dans son ensemble, qu'il s'agisse alors de l'école, de nombreuses associations d'éducation populaire ou des sections jeunesse qui, autour de l'Heure Joyeuse, commencent à lentement affirmer leur présence au sein des bibliothèques municipales. Plusieurs groupes idéologiques témoignent d'un militantisme actif autour du livre de jeunesse, regardé comme le fondement possible d'un nouvel humanisme, dans la lignée de Jella Lepman, qui fonde la Bibliothèque internationale de Munich et l'IBBY (plus fréquemment alors appelé UILJ) en 1951³. En France, l'Éducation nationale est marquée par des volontés de renouvellement : le plan Langevin-Wallon ne sera jamais mis en œuvre, mais constitue une référence pour des projets de réforme qui s'appliqueront progressivement. Se rassemblent autour d'Henri Wallon des personnalités attirées également par les mouvements d'éducation nouvelle et par la force idéologique du Parti communiste dans le contexte culturel de l'après-guerre. C'est ainsi que Wallon demande à Marc Soriano, jeune agrégé de philosophie, de commencer des chroniques régulières concernant le livre pour enfants dans la revue *Enfance*, dont deux numéros majeurs porteront en 1953 et en 1956 sur la presse et l'édition pour la jeunesse.

Le militantisme chrétien, à l'origine de mouvements pour la jeunesse dans les années 1930, suscite aussi des initiatives

nationales et internationales, comme le BICE⁴. De nombreuses associations sont créées, suscitant des revues où paraissent régulièrement des analyses critiques de livres pour enfants. Les Francs et Franches camarades, liés à la Ligue de l'Enseignement, publient dès leur origine des fiches sous la plume de Raoul Dubois, qui coopte Roger Boquié et Monique Bermond, premiers animateurs d'une émission célèbre qui débute en 1958 à l'ORTF. Janine Despinette commence son parcours en littérature de jeunesse dans la revue catholique de gauche de Louis Raillon, *Éducateurs*, puis tiendra la rubrique livre de Loisirs-jeunes. Natha Caputo fait le même travail dans *L'École et la Nation* du Parti communiste et sera relayée ensuite par Germaine Finifter, qui fondera *Livres Services Jeunesse* en 1962, et enfin par Bernard Épin. Les Bibliothèques pour tous de l'Action catholique générale féminine examinent l'ensemble de la production jeunesse dans les *Notes bibliographiques*, dont naîtra en 1970 *Livres jeunes aujourd'hui*. Le nombre de prix fondés entre 1945 et 1970 témoigne également d'un intérêt largement partagé, qui sort des cercles militants en touchant autant l'Académie Française que les Fédérations de parents d'élèves, le Centre international de l'Enfance, l'enseignement privé, le Salon de l'Enfance, etc.

Cette vague militante est assez mal connue aujourd'hui et mériterait d'ailleurs de plus amples explorations, qui ne sont pas facilitées par la dispersion des archives, en particulier concernant les notices critiques⁵. En réalité, l'obstacle n'est pas seulement la difficulté à comparer la production pour la jeunesse, pour laquelle on n'a pas encore d'étude complète sur la période, avec l'activité critique.

Une étude lexicale comparative, que nous avons amorcée, devrait apporter des informations sur la réception du livre pour enfants, sur sa prescription, et renforcerait l'hypothèse d'un accord des éducateurs de tous bords dans la défense et illustration d'un certain type de littérature pour la jeunesse dans la période.

Les bibliothécaires pour la jeunesse sont en quelque sorte insérées dans cet environnement militant dont elles font activement partie. On peut rappeler que l'Heure Joyeuse dès sa fondation a eu une place prépondérante dans un positionnement critique précis concernant le livre pour enfants, avec les fortes personnalités de Marguerite Gruny et Mathilde Leriche, qui appartenaient au mouvement d'éducation nouvelle de Roger Cousinet. L'activité critique n'est pas menée pour elle-même, mais dans le but de mettre en œuvre une politique d'acquisition cohérente, précise, et transmissible⁶. Elle est donc lisible essentiellement dans les sélections produites par les bibliothécaires, ainsi que dans leurs commentaires, guidés par les mots d'ordre de la lecture publique : distraire, instruire, enseigner. Il s'agit d'une critique en acte, que l'on doit d'ailleurs rectifier par l'examen des inventaires de certaines bibliothèques anciennes. En effet, les principes sont souvent assouplis par un pragmatisme qui tient compte de la vie quotidienne avec les enfants, que les bibliothécaires connaissent bien.

Nous avons comparé les sélections proposées par l'Heure Joyeuse, par Natha Caputo et par La Joie par les livres dans ses premières années. Constatons d'abord deux phénomènes. Le premier est relatif à la complexité du livre pour enfant, objet qui, du livre animé au documentaire, est

loin de pouvoir se réduire à un texte. Les bibliothèques ennoblissent cet objet, proche du jouet, par des procédés différenciant des reliures prestigieuses utilisées dans les classes bourgeoises pour désigner la valeur du livre. Le livre accessible à tous se voit attribuer une place au sein de la classification décimale à peine retouchée, c'est-à-dire dans l'univers maîtrisable et rationnel de la connaissance. Seul le livre de « qualité » mérite un tel traitement, qui suppose une certaine pérennité. Les sélections des bibliothèques s'opposent d'abord au monde de la consommation, qui assoit progressivement sa suprématie dans la période étudiée. Le choix de « bons » livres auquel les bibliothèques pour enfants n'ont jamais renoncé est guidé par l'idée implicite et critique que l'objet culturel pour l'enfance ne doit pas porter le sceau de la fugacité et du loisir consommable. Cette position inhérente au monde de la bibliothèque a deux conséquences : le malthusianisme des sélections d'une part et le refus d'un certain nombre d'objets, qui pourtant marqueront l'époque culturelle. Malthusianisme ne doit pas s'entendre péjorativement : il s'agit plutôt de désigner le volontarisme qui mène au tri des ouvrages et qui entraîne les bibliothécaires à se plaindre constamment de la médiocrité de l'édition.

Ainsi, entre les sélections de l'Heure Joyeuse et les premières sélections de La Joie par les livres, le même nombre d'ouvrages est préconisé, alors que dans le même temps la production pour la jeunesse triple. Par ailleurs, sont exclus de toutes les sélections, la presse pour enfants, la bande dessinée qui n'apparaît qu'en 1971, les séries qui affirment à partir des années 1960 leur suprématie dans la lecture des enfants, les albums dits « populaires » comme les *Martine* ou les *Caro-*

line, et tous les objets dans lesquels il est difficile d'investir une connaissance stable concernant l'auteur, l'origine, la traduction, c'est-à-dire le monde immense des adaptations dont est constituée une grande part de l'édition pour enfants.

Criera-t-on pour autant à la censure ? La situation est à nuancer largement. Concernant les journaux pour enfants par exemple, on peut rappeler l'opposition sans faille de Mathilde Leriche, qui utilise pourtant cette expression délicieuse :

« Arriver à détacher peu à peu les enfants de ces abominables journaux passionnants. Cela semble bien naïf et chimérique. »⁷

La doctrine est donc immédiatement corrigée par la pratique et de fait, l'Heure Joyeuse sera assez vite abonnée à des titres de journaux dits « éducatifs ». L'enquête lancée en 1972⁸ concernant les bibliothèques pour enfants montre qu'elles sont généralement abonnées à des périodiques et que les bibliothécaires, tout en connaissant le refus « officiel » des séries, en achètent volontiers parce que leur public les demande. On remarque que les Bibliothèques pour tous, du fait de leur proximité avec la presse catholique des mouvements de jeunesse, accepteront plus vite les bandes dessinées, alors qu'on entend longtemps des plaintes dans les municipales concernant la « Tintinomanie généralisée ».

Cette approche extérieure par type d'objets culturels ne rend pas justice à l'érudition que les bibliothécaires construisent autour du livre pour enfants. Le pari est en effet lourd d'enjeux importants : il s'agit de désigner les frontières d'une véritable culture pour l'enfance, culture communi-



La bibliothèque jeunesse du XIV^{ème} arrondissement en 1936-37
© photo G. Freund in *L'Heure Joyeuse, 1924-1994, 70 ans de jeunesse*,
Agence culturelle de Paris

cable à tous et qui utilise le tri critique comme outil de consensus autant à l'intérieur de la profession qu'à l'extérieur. L'objectif des militants est en général la maîtrise de l'environnement éducatif de l'enfant, celui conjoint des bibliothécaires sera de plaider pour une culture commune fondée sur des critères clairement identifiables : il est certain que les uns et les autres se rejoignent sur le choix des mêmes ouvrages et sur une lecture commune, mais l'ambition des bibliothécaires est plus haute, et c'est finalement ce type de professionnalisation autour du livre pour enfants qui l'emportera.

Le point de vue comparatif ne doit pas écraser les différentes évolutions dans chaque grand domaine : l'appréciation des livres d'images qui deviennent des albums, celles des contes, des romans et des documentaires ne sont pas identiques du début à la fin de la période. Il nous est difficile ici de donner les détails précis de ces mouvements, mais nous pouvons donner deux exemples qui traduisent globalement l'évolution du discours critique et de la production.

Mathilde Leriche énonce énergiquement une série de critères de choix en 1958 :

« Il faut aux livres mis entre les mains des enfants :

Une valeur morale parfaite,
Une certaine tenue littéraire,
Une forme littéraire accessible,
des affabulations suffisantes,
pas de détails trop réalistes,
pas de polémique politique ou religieuse,
une valeur documentaire sérieuse,
une présentation soignée et si possible artistique. »⁹

On peut penser que cette litanie d'adjectifs désigne un domaine assez flou, mais les pratiques perceptibles au travers des sélections précisent le paysage littéraire et documentaire de l'Heure Joyeuse. La valeur morale désigne autant les critères sur lesquels s'appuie la loi de 1949 que ceux des Droits de l'Homme, contexte dans lequel travaillent les associations internationales. La lisibilité, quoique peu définie à cette époque par des critères précis, est néanmoins un grand souci des bibliothécaires qui connaissent fort bien le public des non-lecteurs. Le sérieux des documentaires n'est pas encore à cette époque analysé en fonction d'un savoir scientifique dont la vulgarisation n'apparaît pas comme problématique, mais surtout en regard d'une édition qui trop souvent se moque de l'exactitude même des faits.

La difficulté d'interprétation provient ensuite de ce chemin étroit qui sépare les « affabulations suffisantes » de l'absence de « détails trop réalistes ». La fantaisie est une revendication forte des bibliothécaires de l'Heure Joyeuse, mais soigneusement gardée d'échappées dangereuses dans un imaginaire dont on se méfie encore, malgré l'intérêt pour le conte merveilleux. *Les Contes du chat perché* seront un exemple de texte lisible, proche de l'univers des enfants, mais empreint de poésie et d'humour. Une esthétique appréciée en termes de légèreté, de gaieté, de sensibilité rejoint dans cette période la quête de bonheur des années 1930, mais en accentuant le rôle et la responsabilité des enfants, héros d'un après-guerre qu'on espère pacifique.

Nous rappellerons aux lecteurs une définition connue de Geneviève Patte, pour faire pendant à celle de Mathilde Leriche :

« Un livre de qualité est une œuvre unique. Il s'adresse au lecteur dans son individualité la plus intime, la lui révèle et lui permet d'en développer les richesses latentes. »¹⁰

Nous nous situons ici sur l'autre versant de la période, celui qui a déjà vu passer la révolution Harlin Quist-Ruy Vidal, qui choisit la psychanalyse plutôt que la psychologie comme science de référence pour la connaissance de l'enfant, celui qui donne au conte et au roman une liberté exempte des tabous anciens concernant la sexualité et la violence, bref, qui décide que la culture enfantine doit aussi être un chemin personnel et individuel. Un des thèmes récurrents de la nouvelle esthétique est la libération de l'imaginaire, quoiqu'à la même époque naissent des récits pour adolescents proches de « récits de vie » où l'accent est mis sur la recherche d'identité plutôt que sur la responsabilité collective.

Concernant le discours critique, *La Revue des livres pour enfants* créée en 1965, va explorer de façon explicite la question des critères des choix des livres, jusqu'à ce que ce type de problématique disparaisse des articles et que les outils critiques extérieurs au domaine soient utilisés plus systématiquement dans la lecture des ouvrages. Les premiers textes de Jean Perrot témoignent de ce tournant en 1974, alors même qu'Isabelle Jan se plaint, dans le même numéro, de ne pouvoir disposer d'une critique érudite, mais seulement d'« une critique qui corrige », qui est « en situation pédagogique ». En réalité, jusqu'aux années 1970, les critères de ce type paraissent explicites, alors que les critères plus littéraires, pourtant maîtrisés par les praticiens, sont implicites. La situa-

tion s'inverse entre 1970 et 1980, la critique explicitement morale ou éducative devenant taboue et la littérature de jeunesse devant rejoindre la cour des grands pour l'analyse littéraire. Les œuvres prennent le tournant avec la critique, utilisant des procédés formels de plus en plus complexes, l'image les précédant d'ailleurs dans l'exploration de multiples procédés d'expression.

À la fin de notre période, l'activité critique prend une indépendance relative à l'égard des besoins de prescription et d'acquisition. Cependant, elle reste aux prises avec les questions de légitimité culturelle, qu'elle croit résoudre en affirmant l'ouverture de la littérature de jeunesse, libérée du fameux « ghetto » de l'enfance¹¹. La question du choix des livres paraît délicate à bien des points de vue : si en effet toute censure apparaît désormais comme un abus de pouvoir, les bibliothèques pour la jeunesse ne renoncent pas à un modèle qui a fortement marqué leur identité. L'activité critique reste centrale pour une profession qui refuse l'assimilation au monde de la librairie et de l'édition, et qui a découvert dans ses modes de désignation d'une culture pour l'enfance une spécificité qui la différencie de l'inculcation scolaire.

La recherche qui prend depuis quelques années son essor dans le monde des bibliothèques comme dans celui de la littérature de jeunesse fera sans doute admettre que le livre de jeunesse est un objet fondamentalement pluridisciplinaire qui convoque pour son étude des approches plurielles et notamment celle des sciences de l'éducation. En effet, les périodes de rupture évoquées plus haut par Isabelle Nières sont aussi celles de chan-

gements fondamentaux dans les représentations de l'enfance. L'histoire culturelle permettrait ainsi de rendre l'accès à des corpus de textes suspects par le fait qu'ils correspondent à des pactes de lecture antérieurs à ceux de notre période. La littérature de jeunesse des années 1950-1960 est actuellement très peu disponible, mal conservée, peu considérée : or, elle ne se réduit pas à quelques titres, comme *Le Cheval sans tête* de Paul Berna.

L'articulation des discours critiques et des pratiques professionnelles, qu'elles soient celles des bibliothèques, de l'école ou des éducateurs au sens large, manifeste la spécificité du livre pour enfants. Elle met en jeu les questions majeures de transmission des valeurs, d'objectivité du savoir, des esthétiques particulières mises au service des représentations de l'enfance. Une possibilité de dépassement des apories a été proposée par Isabelle Jan, qui, la première, a commencé à évoquer la fameuse « voix de l'enfance ». Quoique celle-ci puisse se faire entendre de façon différenciée selon les époques et les cultures, elle apparaît comme un terrain d'échange possible entre adultes et enfants dans une période donnée. La critique sert alors à la désignation de ce champ. Ce serait ainsi la petite nièce de Poulenc qui imposa Babar comme partition à son oncle... d'après le discours mythique conservé.

1. Isabelle Nières : « Rééditions et patrimoine : la bibliothèque absente », *Revue française d'histoire du livre*, n°84-85, Société des bibliophiles de Guyenne, 3ème et 4ème trimestre 1994.
2. Nous résumons quelques aspects de notre thèse soutenue en 2003 : *Les bibliothèques pour enfants entre 1945 et 1975 : modèles et modélisation d'une culture pour l'enfance*. Cf. note de lecture, page 72.
3. Rappelons que l'IBBY décerne le prix Andersen, activité critique par excellence.
4. Bureau international catholique pour l'Enfance, créé en 1948.
5. Le seul fonds exhaustif disponible est actuellement celui des *Notes bibliographiques*, mais les archives privées de J. Despinette ou celles de R. Boqué et de M. Bermond ont été déposées dans des associations qui en permettent l'exploration.
6. Cf. Archives de l'Heure Joyeuse, correspondance : Marguerite Gruny a assuré la formation au CAFB dès son origine en 1951, et elle connaît personnellement toutes les bibliothécaires qui fondent progressivement les sections jeunesse des bibliothèques municipales.
7. Mathilde Leriche : *50 ans de littérature de jeunesse*, Paris : Magnard, 1979, p. 63. Mathilde Leriche est l'auteur d'une étude très approfondie de la presse jeunesse en 1935, qui sera une référence pour toute la période. (« Essai sur l'état actuel des périodiques français pour enfants », *La Revue du livre et des bibliothèques*, n°10, décembre 1935).
8. Lancée par la Direction des Bibliothèques et de la lecture publique en 1972, cette enquête n'a jamais été publiée. Elle figure au versement 880011/7 des Archives nationales.
9. Mathilde Leriche, Georges Prévot : *Bibliothèques scolaires, bibliothèques d'enfants*, Paris : Bourrelier, 1950.
10. Geneviève Patte : *Laissez-les lire I*, Paris : Éditions ouvrières, 1977.
11. La thématique du « ghetto » naît aussi à la fin des années 1970. Elle touche les bibliothèques pour enfants, mais surtout est conjointe aux thématiques de la protection de l'enfance. Elle signale un moment sensible dans le changement des représentations de l'enfance.